

André Marois, Simon Lafrance, Sylvie-Catherine de Vailly

Normand Cazelais

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83970ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2016). Review of [André Marois, Simon Lafrance, Sylvie-Catherine de Vailly]. *Lettres québécoises*, (164), 33–34.

☆☆☆

ANDRÉ MAROIS

Bienvenue à Meurtreville

Montréal, HélioTropé, coll. « Noir », 2016, 190 p., 21,95 \$.

Œuvre sociale ?

À Mandeville dans Lanaudière, un homme devient meurtrier accidentellement. Vu l'intérêt ainsi suscité envers cette localité « sans histoire », il décide de récidiver. Et de contribuer à une nouvelle prospérité...

L'assassin en question vit une retraite tranquille « dans le bois ». Conseiller municipal, il voit les effets de la stagnation économique en raison d'un tourisme qui s'étirole. Même la station-service du village risque de fermer. La Caisse Pop est réticente à lui avancer le crédit nécessaire. La municipalité est appelée à la rescousse.

Chevalet — tel est son nom — surprend un « voleur » en train de récolter des plants de pot qui ne lui appartiennent pas. Dans l'altercation qui s'ensuit, le gars se plante le bec du sécateur dans la gorge. Ni une ni deux, Chevalet maquille la scène pour que Paulo, celui qui a planté le pot, ne soit pas « suspecté de meurtre ».

« Transparent, direct, juste », Chevalet ne se fait pas un cas de conscience de son acte. D'autant plus que la victime n'avait rien d'un ange. Il en tire même une certaine satisfaction, puisque médias et curieux redécouvrent Mandeville. Alors, se dit-il, pourquoi ne pas recommencer ? « Le vieux conseiller se sent responsable de la survie du village. » Le numéro deux de son « parcours meurtrier », connu pour ses mauvais coups, est dans la jeune trentaine et « n'a rien pour plaire ». Il l'élimine donc, prestement, ni vu ni connu. Il a presque le sentiment de faire œuvre sociale.

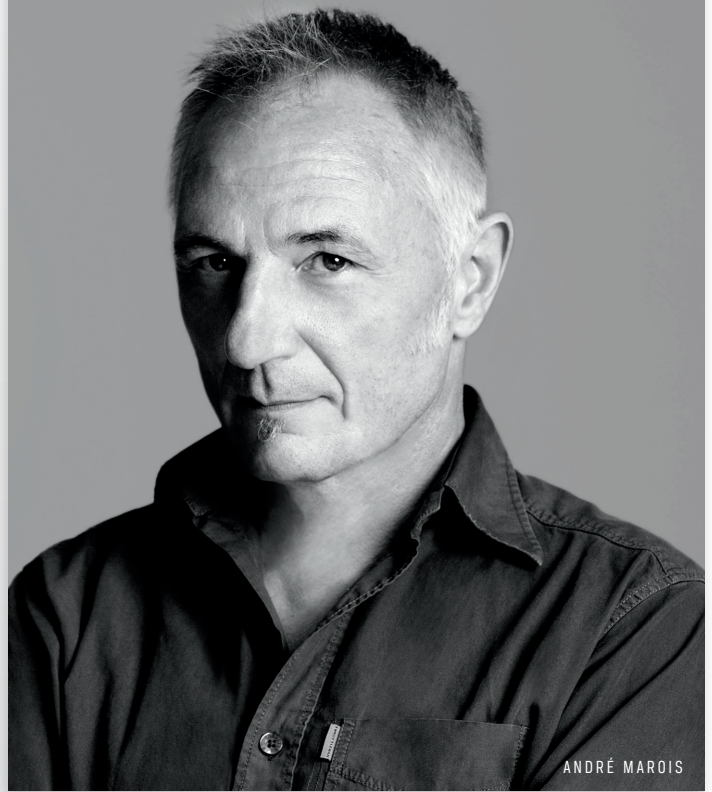
D'autres morts suivront. L'une d'elles ne sera pas de sa main. De son côté, la police piétine. De tueur, Chevalet deviendra enquêteur. Il a une idée de qui a commis le crime. Le fait qu'on s'en soit pris à une dame respectable ne cadre pas avec son approche à lui. Il s'en indigna même.

Le polar n'a que faire de la morale. Relisez William Irish ou Mickey Spillane. En tournant les pages de *Bienvenue à Meurtreville*, j'ai parfois eu l'impression de replonger dans les titres de l'auguste collection *Un mystère* des Presses de la Cité à cause du style direct, sans flaila, d'une écriture au scalpel. Différence notable toutefois : dans ses pages percole une forme d'ironie. Et même de caricature sociale.

Bref, du bon polar.



*Il l'élimine donc,
prestement, ni vu
ni connu. Il a presque
le sentiment de faire
œuvre sociale.*



☆☆ ½

SIMON LAFRANCE

Comment j'ai appris à tuer

Saint-Bruno-de-Montarville, Goélette, coll. « Thriller », 2016, 304 p., 24,95 \$.

La recherche de l'art

Éric Delacroix menait une vie anonyme. Un quidam, quoi. Il rêvait d'un autre destin. Pour ce, il devient tueur en série. Un tueur de haut vol qui laisserait sa marque — et son nom — dans les mémoires.

Il se lance donc et réalise ses premiers meurtres. À sa grande satisfaction. L'affaire se complique — et prend un piquant supplémentaire — du fait que l'enquêteur affecté au dossier est son oncle Stéphane, homme porté sur la bouteille. Par un ensemble de circonstances, il est appelé à participer de très près à l'enquête et à attiser l'animosité de certains policiers. Il doit aussi se débrouiller dans une relation « amoureuse » en montagnes russes avec une journaliste particulièrement curieuse...



Dans *Comment j'ai appris à tuer*, Simon LaFrance valorise l'importance de l'observation et s'amuse, sans états d'âme, comme un entomologiste qui observe des insectes. Référant à la psychologie et à la psychanalyse, son regard se veut clinique en quelque sorte, à la recherche d'une forme d'idéal. Procédé cérébral qui n'est pas sans rappeler le célèbre ouvrage de Thomas de Quincey, *De l'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts*.

On sait que l'originalité de ce dernier livre, paru en 1857, lui a valu de figurer dans *l'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton. Il ne s'agit pas ici de ce type d'humour : celui-ci se voudrait cynique mais, en

Mais il y a des bémols, notamment des fautes d'orthographe [...]. Trop de phrases creuses également.

raison de son traitement, il relève plutôt du domaine de la fantaisie. Si l'auteur britannique s'est particulièrement intéressé à l'aspect esthétique des meurtres étudiés, Éric Delacroix veut, pour sa part, que ses victimes voient leur « passé pardonné » et leurs noms « disparaître » pendant que leurs corps s'élèveraient « au statut d'œuvre d'art ».



SIMON LAFRANCE

Vous voyez dans quelles eaux on navigue...

Le livre s'ouvre sur ce propos : « J'ignore qui de Nietzsche ou de Kant a raison. » L'approche, convenons-en, sort de l'ordinaire. La trame, assez complexe, est bien menée. Mais il y a des bémols, notamment des fautes d'orthographe et des liens assez faibles entre les divers personnages. Trop de phrases creuses également, du genre (p. 160) : « L'agonie comateuse qui m'attendait valait-elle cette effervescence métaphysique ? »

Ah oui, comme dans la chanson de Béart, il finira quidam.

☆☆

SYLVIE-CATHERINE DE VAILLY

Les anges sacrifiés

Une enquête de l'inspecteur Jeanne Laberge

Montréal, Recto-Verso, 2016, 224 p., 24,95 \$ (papier), 18,99 \$ (numérique).

Bons sentiments

Des adolescents disparaissent. Ils sont retrouvés morts, couchés dans une position fœtale, le cœur, le foie et les yeux arrachés. Tout cela ressemble étrangement à des crimes survenus en 1968 et qui n'ont jamais été élucidés. Jeanne Laberge hérite de l'enquête.

Celle-ci sera cahoteuse. En raison d'une longue convalescence due à des blessures, ses médecins et supérieurs lui interdisent de faire du terrain. Enceinte, elle a des relations chargées d'électricité avec son conjoint. Son adjoint, James Nixon, quant à lui, a demandé à être affecté à une autre unité, sans lui expliquer pourquoi.

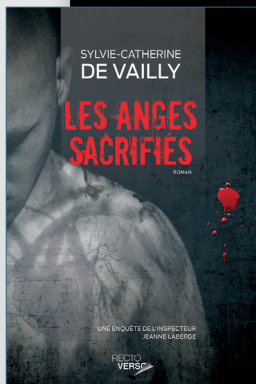
D'une mort à l'autre, elle va remonter à une secte qui procède à des rituels sataniques en se servant des restes des victimes. Une jeune fugueuse de seize ans, qui a connu au moins deux des ados, lui servira de fil d'Ariane.

En cours de route, Laberge et ses collègues seront perturbés par des « choses » qu'ils ne parviendront « jamais à accepter ». Mais ils doivent continuer : « C'est certainement pour cela que nous sommes dans la police et que nous faisons tout ce qui est en notre possible pour arrêter de tels monstres. » (p. 75)

Le thème a déjà été utilisé à quelques reprises. Récemment encore, il servait d'assise, sur un autre plan et d'une autre manière cependant, au thriller *L'heure sans ombre* de Benoît Bouthillette. Déjà, le titre, *Les anges sacrifiés*, m'avait fait quelque peu tiquer : comme s'il voulait



SYLVIE-CATHERINE DE VAILLY



nous attendrir à l'avance. Le mélo n'est pas loin.

À vrai dire, j'ai trouvé ce roman un peu gnan-gnan, prêchi-prêcha, tant dans le développement de l'intrigue elle-même que dans la description des sentiments et réactions des principaux personnages. Il y a beaucoup de réflexions d'apparence profonde — sur Dieu, par exemple. Beaucoup de verbiage...

Je le répète pour une xième fois : les bons polars ne se construisent pas sur de bons sentiments.

Dernière remarque : la finale ouverte de *Anges sacrifiés* laisse entendre une suite. Espérons que celle-ci sera marquée par plus de concision et de discipline. Sylvie-Catherine de Vailly a du talent ; qu'elle le mette à profit en ce sens.

Les journaux en péril !

INFOCAPSULE

Les effets d'Internet se font durement sentir dans la presse écrite. Une coalition de la presse d'information composée du *Devoir*, Groupe Capital Médias, TC Transcontinental et Hebdo Québec, au total 146 journaux, sont dans l'impasse (LaPresse +, 28 septembre 2016). Ils demandent une aide ponctuelle de cinq ans pour qu'on leur donne la chance de se réorganiser, eux qui informent six millions de Québécois, c'est-à-dire près de 80 % de la population.

Les gros quotidiens ne font pas partie de cette coalition. Ce sont *La Presse* (qui est déjà passée au numérique, sauf le week-end), *Le Journal de Montréal*, *Le journal de Québec* et *The Montreal Gazette*. De fait, *Le Journal de Montréal* semble avoir recruté une partie de la clientèle de *La Presse* qui préfère le format papier, alors que *The Montreal Gazette* fait cavalier seul en anglais. À l'évidence, les habitudes de lecture changent. Les journaux s'unissent, dit Brian Myles du *Devoir*, parce « qu'il y a une réalité commune à tous qui est que les géants du Web comme Google et Facebook ont pris leur vitesse de croisière et que les revenus numériques nous échappent à leur profit ». A.V.